

Esquisse d'une poétique de l'allégorie à l'âge classique la glose de l'abbé d'Aubignac

Outlining the poetics of allegory in the Classical era annotations by the Abbé d'Aubignac

Marie-Christine Pioffet

Volume 43, numéro 2, été 2012

Déclinaisons du commentaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1014727ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1014727ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pioffet, M.-C. (2012). Esquisse d'une poétique de l'allégorie à l'âge classique : la glose de l'abbé d'Aubignac. *Études littéraires*, 43(2), 109–128.
<https://doi.org/10.7202/1014727ar>

Résumé de l'article

François Hédelin, dit l'abbé d'Aubignac, fondateur de l'Académie des Belles Lettres destinée à rivaliser avec la célèbre Académie française, fut souvent raillé par la critique de son temps. On l'accusa d'avoir imité la *Carte de Tendre* dans son *Histoire du temps*, ou *Relation du royaume de Coqueterie* (1654) et son obscur roman allégorique *Macarise, ou la reine des isles fortunées* (1664) qui, malgré ses audaces, reçut un accueil assez tiède. Dans un texte polémique publié en 1659 puis réédité en 1660, la *Lettre d'Ariste à Cleonte*, contenant l'apologie de l'*Histoire du Temps*, ou *la défense du royaume de Coqueterie*, d'Aubignac, sous le nom d'Ariste, affirme non seulement la priorité de sa carte sur l'esquisse de Madeleine de Scudéry, mais élabore une véritable poétique de l'allégorie sise sur un riche héritage qu'il revendique pour réhabiliter sa création. Semblablement, pour favoriser la réception de *Macarise*, il dote cette histoire en « forme de roman » d'un important péri-texte destiné non seulement à permettre son déchiffrement, mais aussi à jeter les bases d'une nouvelle conception du roman. À une époque où la fiction narrative cherche encore sa voie, l'exégèse aubignacienne témoigne de préoccupations formelles et d'un effort de théorisation qui dépasse de loin la portée du *Royaume de Coqueterie* et de *Macarise*.



Esquisse d'une poétique de l'allégorie à l'âge classique : la glose de l'abbé d'Aubignac*

MARIE-CHRISTINE PIOFFET

Christian Vandendorpe définit l'allégorie comme « la mise en relation, sur le mode analogique, de deux isotopies plus ou moins détaillées¹ ». C'est dire qu'elle se construit sur un double sens, mais son décodage suppose le plus souvent un commentaire, une glose qui en fournit la clé interprétative, sans quoi elle peut s'avérer énigmatique. Cette figure du discours, dont les investissements furent considérables à travers les siècles, a connu plusieurs périodes fastes dans l'histoire de la littérature et l'époque de la préciosité fut incontestablement l'une de celles-là. Au XVII^e siècle, l'allégorie est indissociablement liée à la figure de François Hédelin, dit l'abbé d'Aubignac, qui fonda une « Académie des Belles-Lettres » que les mauvaises langues appelaient, à en croire une boutade de Tallemant des Réaux, « Académie des Allégories² ». Si l'entreprise fut de courte durée, on doit à l'auteur de *La pratique du théâtre* (1657) un traité sur l'allégorie, la *Lettre d'Ariste à Cleonte, contenant l'apologie de l'Histoire du temps, ou la défense du royaume de Coqueterie*, publiée en 1659 et rééditée en 1660. Ce texte polémique visait à réfuter les allégations de plagiat qui pesaient contre son auteur. Peu après la première impression de *l'Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coqueterie* et la reproduction de la *Carte de Tendre* dans la *Clélie* en 1654, le débat est lancé sur l'antériorité de son royaume par rapport à l'esquisse scudérienne. Bien plus qu'une défense de son *Histoire*, l'abbé d'Aubignac élabore une poétique de l'allégorie topographique et justifie *in fine* toutes les composantes de sa création qu'il situe dans une longue tradition littéraire depuis l'Antiquité et l'Ancien Testament jusqu'au *Mundus alter et idem sive Terra Australis ante hac semper incognita* de Joseph Hall. Déplorant son caractère pédant, Jean-Pierre Collinet considère ce traité comme « l'exposé doctrinal le plus complet sur l'allégorie à l'époque de la préciosité³ ».

* Pour mener mes recherches sur la littérature du XVII^e siècle, j'ai bénéficié des subsides du CRSH.

1 Christian Vandendorpe, « Allégorie et interprétation », *Poétique*, n° 117 (février 1999), p. 75.

2 Tallemant des Réaux, *Historiettes*, texte établi et annoté par Antoine Adam, 1961, t. 2, p. 902.

3 Jean-Pierre Collinet, « Allégorie et préciosité », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 28, n° 1 (1976), p. 106.

Mais la passion de d'Aubignac pour l'allégorie ne s'arrête pas là. Dans *Macarise*, roman auquel il travaillait encore au moment où il rédigeait la *Lettre d'Ariste à Cleonte*, le même auteur prend soin d'accompagner d'un abondant péri-texte cet obscur roman allégorique destiné à faire l'apologie de la sagesse et de la religion chrétienne. Pensons à l'« Abbregé de la philosophie des Stoïques avec un Eclaircissement général de cette Histoire, nécessaire à tous ceux qui la voudront lire avec plaisir », aux « Observations nécessaires pour l'intelligence de cette allegorie » et au « Discours contenant le caractere de ceux qui peuvent juger favorablement de cette Histoire & tirer quelque avantage des veritez qu'elle enseigne », liminaires du roman, ainsi qu'à l'« Eclaircissement de l'Histoire de Clodomire », qui tient lieu de postface, bref autant de pièces qui indiquent un code de lecture. Par l'examen de ce paratexte, mon intention ici est non seulement de mettre en parallèle les anecdotes et leur glose métadiscursive, mais de montrer que d'Aubignac propose une véritable poétique de l'allégorie sise sur un riche héritage qu'il revendique pour réhabiliter sa création.

Pour une histoire de l'allégorie

L'*Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coqueterie* (1654), dont « le succès fut suffisant⁴ » pour mériter deux rééditions en 1659 et 1660⁵, n'est jamais parvenue à égaler le brio de la *Carte de Tendre* esquissée par Madeleine de Scudéry. Malgré ses critiques et sa grande érudition, le précepteur du jeune duc de Maillé-Brézé n'avait ni l'esprit ni la subtilité de celle que l'on surnomme la Reine de Tendre. Les commentateurs ne s'y sont pas trompés⁶ : sa description de Coqueterie est alambiquée et sa satire des coquettes n'a pas le mordant des opuscules allégoriques d'un Sorel ou d'un Furetière. Écrivain de second ordre, souvent raillé par ses contemporains⁷, d'Aubignac se révèle en revanche un critique littéraire avisé et fin connaisseur des belles lettres. Son *Apologie de l'Histoire du temps, ou la Défense du Royaume de Coqueterie* est un remarquable traité sur l'usage de l'allégorie. Il s'appuie, pour légitimer sa création, sur un héritage littéraire de plusieurs millénaires. Cette lettre destinée à un ami fictif, Cléonte, se subdivise en deux parties : la première dresse un survol de la tradition allégorique à travers les âges, la seconde relève les

4 Georges Couton, *Écritures codées. Essais sur l'allégorie au XVII^e siècle*, 1991, p. 165.

5 La pièce aurait même été plagiée en 1659 par un auteur allemand, ainsi que l'a révélé Lise Leibacher-Ouvrard dans « L'envers de l'écrit : romans et paratextes chez d'Aubignac », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 90, n° 2 (1990), p. 148.

6 Le jugement de Charles Sorel, dans sa *Bibliothèque françoise*, paraît assez représentatif de celui de ses contemporains : « On en croira ce que l'on voudra, mais la *Carte du Royaume ou du Pays de Tendre*, est celle qui a paru la première, & qui a esté aussi la plus estimée, non seulement pour son invention, mais pour sa nouvelle Doctrine de l'Honneste Amitié, qu'elle a exprimée si agréablement » (Genève, Slatkine Reprints, 1970 [Réimpr. de l'édition de 1667 (Paris, Compagnie des Libraires du Palais)], p. 170).

7 Tallemant des Réaux écrivait au sujet de *Macarise* : « La moitié du premier volume est donc employée à ces éloges, et à cette allégorie qui rebute tout le monde ; et ce qui est de pire le roman est mal écrit, et la galanterie en est pitoyable » (*Historiettes, op. cit.*, t. 2, p. 905).

« modeles⁸ » que l'abbé d'Aubignac, sous le masque d'Ariste, dit avoir suivis dans la composition de son pays. Mais revenons sur le détail de cet exposé.

Après les salutations d'usage, Ariste expose le véritable sujet de sa missive, soit la querelle qui l'opposa à Madeleine de Scudéry au sujet de l'antériorité de la *Carte de Tendre* par rapport au royaume de Coqueterie :

[...] [V]ous [Cléonte] me surprenez fort de me dire qu'il y a des gens qui se plaignent hautement de cet ouvrage [*Histoire du temps*], & qui prétendent que c'est une imitation, (vous avez eu peine à dire un larrecin) de la *Carte de Tendre*⁹.

Défiant les « mauvais esprits¹⁰ », d'Aubignac revendique d'emblée la priorité de son opuscule : « Non, non la Coqueterie n'est point la fille de *Tendre*, elle est bien plus âgée que lui¹¹ ». Même si Ariste, dans la première page de sa réplique, se montre respectueux envers celle qu'il « nomme l'illustre Sapho de nostre Siecle », « l'incomparable Philo[c]lée¹² », le ton polémique affleure dans certains passages. Il concédera lui-même à la fin de la *Lettre* que toutes ces allégations suscitées contre son « petit travail¹³ » lui ont « échauffé l'esprit¹⁴ ». Son exposé de quelque cent vingt pages (deux fois plus long que la *Relation* elle-même) oppose un violent démenti à ces accusations de copie dont il fait l'objet. À cette fin, Ariste insiste d'abord sur les différences entre les deux pays, l'un, celui de Tendre, offrant un panorama avec une multiplicité de villages, l'autre, celui de la Coqueterie se focalisant sur une seule ville¹⁵. Comme pour faire écran à une éventuelle imitation de la carte de Scudéry, Ariste se livre à un inventaire des allégories antérieures qui auraient pu lui servir de canevas : « [...] je vous prie de trouver bon que je vous debite icy quelque chose de ce bel art des Allegories, qui sçait peindre la raison, & philosopher par signes, qui rend les pensées corporelles, & contraint les choses les plus spirituelles d'entrer en commerce ave[c] les sens¹⁶ ». Cette définition, on l'aura remarqué, contient déjà

8 Abbé d'Aubignac, *Lettre d'Ariste à Cleonte, contenant l'apologie de l'Histoire du temps, ou la défense du royaume de Coqueterie* [abr. *Lettre*], p. 113. Toutes les citations renvoient à l'édition de Pierre Bienfait de 1660. Une édition critique de ce texte vient d'être publiée en annexe au *Dictionnaire analytique des toponymes imaginaires dans la littérature narrative de langue française (1605-1711)*, sous la direction de Marie-Christine Pioffet, aux Presses de l'Université Laval (Québec) en 2011. Sur les deux axes de l'exposé, voir Lise Leibacher-Ouvrard, « L'envers de l'écrit : romans et paratextes chez d'Aubignac », *art. cit.*, p. 153-154.

9 *Lettre*, p. 5.

10 *Lettre*, p. 6.

11 *Lettre*, p. 10.

12 *Lettre*, p. 5.

13 Abbé d'Aubignac (François Hédelin), « Le Libraire au Lecteur », *Histoire du temps, ou relation du royaume de Coqueterie*, Paris, chez Pierre Bienfait, 1660, n.p.

14 *Lettre*, p. 119.

15 Cf. « [...] dans toute la *Carte de Tendre* on y voit quatre Villes, trois Rivières, deux Mers, un Lac, & trente petits Villages sur les diverses routes qu'on y peut tenir, & si proches l'un de l'autre, que les voyageurs n'ont pas seulement le loisir de se lasser. Et dans le Royaume de Coqueterie on n'y voit point de rivières, on n'y parle de la mer qu'en passant, il n'y a qu'une Ville grande & populeuse, & les chemins ne sont point remplis de tant de gistes » (*Lettre*, p. 8-9).

16 *Lettre*, p. 13-14.

en germe l'apologie de la représentation figurée et révèle assez bien la conception aubignacienne de la littérature comme philosophie par signes. Plus loin, Ariste nous donne une idée tout aussi avantageuse de cette figure de rhétorique : « L'éloquence des images nous grave mieux les veritez dans le cœur que celle des paroles¹⁷ ».

Ariste-d'Aubignac envisage les œuvres allégoriques antérieures comme des « [m]agazins publics ouverts à tout le monde, & où chacun peut prendre ce qu'il luy faut sans appauvrir personne¹⁸ ». L'ordre dans lequel les textes y sont abordés n'est pas non plus indifférent : aux écrits religieux, bibliques puis hébraïques succèdent ceux des docteurs de l'Église. Vient ensuite la littérature profane, d'abord les auteurs grecs, puis les latins ; s'ensuivent les écrivains de la Renaissance ; enfin, les contemporains de l'auteur tels Voiture et Le Pailleur. En contrepartie, d'Aubignac néglige à peu près le Moyen Âge, hormis *Le Roman de la Rose* et les poèmes de Pétrarque. Le catalogue trahit donc certaines préférences, notamment pour les ouvrages philosophiques et théologiques, aux dépens des romans que d'Aubignac ne prise guère. Témoignent de cette hiérarchisation encore d'autres commentaires appréciatifs qui touchent les « sçavants Hebreux¹⁹ », le « docte Porphyre²⁰ », les « plus sçavants Theologiens²¹ », voire les « Genies²² » qui s'emploient à déchiffrer les Écritures. Les images d'Hermès Trimégiste sont saluées à leur tour comme « fort esclatantes²³ ».

L'allégorie, qui « sans parler nous enseigne toutes les sciences²⁴ », assure à la fiction sa dignité littéraire. Autant d'Aubignac goûte les symboles, autant les fables pour elles-mêmes l'ennuient, comme le prouve son commentaire sur les poésies pétrarquistes : « Que voyons-nous de plus pompeux dans la description litterale, & de plus delicat dans le sens allegorique que les triomphes de Petrarche²⁵ ? ». C'est encore l'usage de l'allégorie qui permet à ses yeux de récupérer Homère, loué parce qu'il « a moins écrit des adventures de Heros que des actions morales²⁶ » et parce que ses œuvres véhiculent les « secrets d'une haute Philosophie²⁷ ». Les compliments appliqués à Lucien tiennent essentiellement à ses talents de moraliste : « Et Lucian seul en [de cette propension aux allégories] peut estre un bon témoin par tant de divers Traitez, qui sous l'écorce des Allegories combattent presque tous les vices, & les desordres de la vie humaine²⁸ ». Les poètes grecs et latins, Hésiode, Anacréon, Virgile, Prudence et plusieurs autres méritent à leur tour quelques éloges par la portée « mystique » de leurs écrits. Enfin, les modernes tels L'Arioste, Le Tasse, Rabelais, Ronsard et Du Bellay ne sont pas en reste pour utiliser cette « agreable

17 *Lettre*, p. 3.

18 *Lettre*, p. 11.

19 *Lettre*, p. 20.

20 *Lettre*, p. 40.

21 *Id.*

22 *Lettre*, p. 16.

23 *Lettre*, p. 30.

24 *Lettre*, p. 66.

25 *Lettre*, p. 56.

26 *Lettre*, p. 38.

27 *Lettre*, p. 44.

28 *Lettre*, p. 37.

façon d'instruire²⁹ ». Quelles que soient les époques, la valeur littéraire se mesure à l'aune des symboles qui sont véhiculés, au point où d'Aubignac met les écrits des poètes Le Pailleur, Francesco Berni et Vincent Voiture sur un pied d'égalité avec les Anciens : « [...] j'ose dire que ce sont des ouvrages égaux à tous les Anciens en agrément, en doctrine & en subtilité³⁰ ». Ce jugement, quelque peu inattendu, prouve une fois de plus la confluence entre la grande littérature et le mode allégorique.

Mais pourquoi François Hédelin d'Aubignac se livre-t-il à un relevé aussi fastidieux ? Nul doute que ce long inventaire vise à mettre de l'avant une érudition quelque peu ostentatoire, mais aussi des réminiscences des œuvres maîtresses du passé. Ariste joue, par le biais de la confidence à un ami, la carte de la franchise, dévoilant sans ambages la généalogie de son œuvre. Les mobiles de ses aveux se laissent aisément percevoir : construire l'image d'un écrivain scrupuleux, incapable du larcin qu'on lui impute. La stratégie choisie est essentiellement concessive. Le royaume de Coqueterie est bel et bien une imitation, mais pas de la *Carte de Tendre*, proclame Ariste. Tel est l'argument central qui se dégage de cette longue lettre. La majeure partie de l'exposé découle d'une liste d'emprunts parmi lesquels vient au premier chef le *Mundus alter et idem* de Joseph Hall d'où origine l'idée même du royaume de Coqueterie : « Ce n'est pas une description des Indes, ny de quelque terre nouvellement découverte, mais une histoire allegorique de toute la débauche, & où par le recit, & dans une grande Carte géographique remplie de Villes, Bourgs, Mers, Rivières & autres Symboles, on voit les motifs, les progresz & les evenements d'une vie abandonnée aux lâches voluptez des sens³¹ ». Cette anti-utopie, reproduisant dans un ailleurs inconnu les tares sociales de notre monde, présente en effet quelques ressemblances avec le royaume des Coquets³².

Fort de cette conception édifiante de l'allégorie, d'Aubignac se cherche des assises religieuses ou antiques pour accréditer son œuvre. Il dit avoir tiré de Proclus, exégète platonicien, « une instruction Chrestienne, le discours qu'il fait des passions dereglées sous l'idée d'un peuple de tenebres & de rebellion, logé dans le cœur de l'homme, où toujours il s'oppose aux mouvements de la raison³³ ».

Dans ses aveux destinés à déjouer les accusations qui pèsent contre lui, d'Aubignac décompose chaque élément de sa création pour lui trouver des devanciers : « [...] j'aye basti la Chapelle de Saint *Retour*, ce sont les doctes Hebreux

29 *Lettre*, p. 56.

30 *Lettre*, p. 65.

31 *Lettre*, p. 96-97.

32 On pourrait voir dans la Morée, pays des Insensés et des courtisans de Doxane, une transposition du royaume de *Fooliana* de Joseph Hall. Dans son roman sur la philosophie des Stoïques, d'Aubignac raille de nouveau les coquets, se défendant bien d'écrire à leur intention : « [...] ces ames foibles qui ne courent qu'aux bagatelles [...]. Ce sont ordinairement ceux que l'on nomme Cocquets & Cocquettes, faux Galants & fausses Pretieuses [...]. Ils ont l'esprit en ténèbres par le défaut d'une application raisonnable aux bonnes choses » (Abbé d'Aubignac (François Hédelin), « Discours contenant le caractere de ceux qui peuvent juger favorablement de cette Histoire », *Macarise, ou la Reine des Isles fortunées. Histoire allegorique contenant la Philosophie Morale des Stoïques sous le voile de plusieurs aventures agreables en forme de Roman* [abr. *Macarise*], Paris, chez Jacques du Brueil et Pierre Collet, 1664. Réimpr. : Genève, Slatkine Reprints, 1979, 2 t. en 1 vol., t. 1, p. 195).

33 *Lettre*, p. 35.

qui m'en ont donné le nom, & jetté les fondements sur ce qu'ils ont écrit que le premier homme ayant perdu la grace de l'innocence, tomboit dans une misere inconcevable³⁴ ». Le plan de sa ville serait esquissé sur celui de la ville des *Oiseaux* d'Aristophane, sa bibliothèque des Coquets provient du souvenir de l'abbaye de Thélème. Certes, les ressemblances aux yeux de tout autre que d'Aubignac lui-même passeraient sans doute inaperçues. La manie de la généalogie frise même le ridicule, lorsque Ariste justifie la présence d'un bras de mer aux abords de son royaume par les souvenirs de l'Ancien Testament :

Il est vray que pour tirer de ce Royaume les Converties, je leur fais passer un petit bras de mer, mais j'estime que sans voyager au pays de Tendre, il est de la connoissance publique qu'un veritable Repentir conduit toujours sur une mer ou sur des torrents de larmes. Et qui ne sçait que les Egyptiens qui se noyerent dans la mer rouge, ont esté les symboles de toutes sortes de crimes abysmez dans la contrition du cœur & les eaux de la Penitence³⁵ ?

Rien ne rapproche à première vue les châtimens des Égyptiens à la poursuite des Hébreux et ceux des coquettes repenties qui fuient l'île de Coqueterie, oasis des plaisirs.

Sans nier certaines influences intertextuelles, on serait en droit de se demander si l'essentiel de cet exercice de filiation ne serait pas qu'un immense « écran de fumée créé par d'Aubignac pour donner des titres de noblesse à son œuvre³⁶ », soit l'*Histoire du temps*. En effet on peut observer dans la *Lettre d'Ariste* deux conceptions de la création, l'une spontanée, l'autre réfléchie et documentée. D'une part, M^{lle} de Scudéry présente la *Carte de Tendre* comme le fruit d'un amusement sans grande portée : pressée par ses soupirants, Clélie en précise le contour en « une demie heure³⁷ », la présentant comme une « folle d'un moment », « une bagatelle »³⁸. D'autre part, D'Aubignac met en relief ses longues années d'étude consacrées à parfaire son art :

Dés ma jeunesse, pour me donner une occasion de travailler, [...] j'y fis établir l'explication des Tableaux enigmatiques, à peu près comme on la pratique dans les Colleges, mais avec plus d'éclat, & je le puis dire, avec beaucoup plus d'éloquence³⁹.

Le commerce qu'il a entretenu « avec tous ces Morts » et la richesse de son cabinet comportant « plus de cent volumes d'Enigmes, d'Emblèmes, de Devises, de Paraboles, de Proverbes, d'Apologues, & de figures Historiques & Morales, qu'on peut nommer des fantômes de lumieres, & des spectres agreables⁴⁰ » font de lui non seulement

34 *Lettre*, p. 112-113.

35 *Lettre*, p. 114-115.

36 Daniel Maher et Marie-Christine Pioffet, *art.* « Coqueterie, royaume de », dans Marie-Christine Pioffet (dir.), *Dictionnaire analytique des toponymes imaginaires dans la littérature narrative de langue française (1605-1711)*, 2011, p. 152.

37 Madeleine de Scudéry, *Clélie, histoire romaine. 1^{re} partie*, Paris, Augustin Courbé, 1660, 10 t. Réimpr. : Genève, Slatkine Reprints, 1973, p. 396.

38 *Ibid.*, p. 408-409.

39 *Lettre*, p. 69-70.

40 *Lettre*, p. 66-67.

un érudit, mais aussi un maître dans l'art du décodage et de l'encodage des images. Rompu dès son plus jeune âge à la science allégorique, il n'avait donc nul besoin de suivre l'exemple de M^{lle} de Scudéry pour rédiger son *Histoire du temps*, ainsi qu'il le confie à Cléonte :

[...] vous avez raison de croire, comme chacun en doit estre aussi facilement persuadé, que ce titre de Royaume sous lequel je fais la peinture des dereglements de cette débauche du siecle, ne vient point de la Carte de Tendre, qui ne porte aucune qualité, & qui n'estant point reduite en corps d'Estat, n'a point de Titre ny de Titulez. C'est un reste de plusieurs imaginations qui me sont demeurées de la lecture de differents ouvrages anciens & modernes, & qui de leur meslange ont fait naistre ce Royaume inopinément⁴¹.

Un tel labeur ne saurait être qualifié de larcin puisqu'il émane d'une lente maturation de l'esprit et de la création nourrie par l'étude. Il n'a pas édifié son royaume sur le cadastre de Tendre mais sur des « biens » qui lui « sont propres par une acquisition tres-laborieuse⁴² ». On note ici une conception de l'invention qui tranche nettement avec le brillant témoignage de badinage mondain qu'est la *Carte de Tendre*. Cette défense n'est pas seulement celle du royaume de Coqueterie, mais aussi celle de l'auteur, qui en profite pour valider son roman *Macarise* qu'il avait composé dans l'intervalle, mais dont la publication fut retardée par « l'attente d'un Traité » sur la philosophie des Stoïques « qu'un personnage d'eminente qualité, & d'erudition singuliere [lui] avoit promis, & que les affaires [l']ont depuis empesché de le reprendre⁴³ ». La suite de la citation confirme bien la conception de l'œuvre littéraire qui repose sur la compilation de pièces ingénieuses :

En ce travail combien m'a-t'il fallu trouver d'imaginations differentes ? combien créer de personnages ? combien former de Provinces, de mers, de rivières, d'animaux, de plantes, d'edifices, de pierres precieuses ? Et je vous proteste que moy-mesme quand par occasion j'en revoy quelque piece, je suis estonné de toutes ces belles chymeres⁴⁴.

Éléments de poétique

À la lumière de ce plaidoyer, on conviendra sans peine que la *Relation du royaume de Coqueterie* est tout, sauf tout à fait originale. Mais Ariste se soucie moins de la nouveauté que de montrer la conformité de son œuvre à d'illustres exemples en la rattachant non seulement à une pratique établie de l'allégorie, mais aussi des voyages imaginaires. Comme la plupart des pays de nulle part et notamment l'Utopie de More à laquelle Ariste fait référence, le royaume de Coqueterie se coupe du reste du monde. Loin d'être le fruit d'un hasard, cette césure répond à un choix délibéré :

J'ay supposé cet Empire mysterieux dans une Isle extraordinaire pour le distinguer des peuples veritables, & pour en laisser la signification plus libre & capable

41 *Lettre*, p. 84-85.

42 *Lettre*, p. 118.

43 *Lettre*, p. 79.

44 *Lettre*, p. 79-80.

d'estre transportée par tout le Monde. Mais l'Isle Athlantique de Platon, dont il fait un lieu de merveilles, les Isles fortunées qui furent comme le séjour de la félicité, les Hesperides qui furent les Isles de la Richesse, & la Corcyre d'Homere, qu'il fait sous le juste Alcinoüs, le pays du repos & des plaisirs, m'en ont peut-estre imperceptiblement donné la pensée plutôt que le pays de Tendre, qui m'estoit une Province inconnuë & en terre ferme⁴⁵.

Le commentateur fait ici ressortir les visées universelles de sa création transposable dans toutes les parties du monde. La configuration insulaire, si commune aux utopies, trouve grâce à ses yeux, parce qu'elle favorise la création d'un cadre autarcique propice au décryptage allégorique. Comme le fait remarquer à juste titre Frank Lestringant, « [e]n choisissant de représenter une île plutôt qu'une portion de continent, comme l'avait fait l'auteur de la *Clélie*, d'Aubignac ambitionne, comme le dit la *Lettre*, de représenter un monde en réduction⁴⁶ ». La glose métatextuelle de Coqueterie vise à inscrire la description de ce monde nouveau dans une finalité sémiologique où aucun détail n'est laissé au hasard.

Mieux encore, Ariste s'emploie à faire ressortir la supériorité de sa pièce sur la *Carte de Tendre* en vertu des principes qui lui sont propres : « *Tendre* dans le païs de l'amitié, sans aucune autre description que des lieux⁴⁷ ». Il se montre en vérité injuste envers l'esquisse de M^{lle} de Scudéry dont il relève sans aménité les lacunes à ses yeux. Le parallèle avec la *Carte de Tendre* fonctionne dans la *Lettre* comme faire-valoir : « [...] je n'[y] ay remarqué Temples ny Autels⁴⁸ ». En revanche, son royaume est « composé de tout ce qui peut rendre un Estat considerable, & réglé par toutes les maximes de la Politique. Ce peuple a son Roy, sa Religion, & ses Loix, ses Escoles, son trafic, ses jeux publics, ses magasins & ses differentes conditions⁴⁹ ». La comparaison présentée à l'avantage du royaume de Coqueterie ne semble pas prendre en considération la disparité formelle des deux œuvres : d'un côté, nous avons une simple carte ; de l'autre, le récit d'un voyage imaginaire dans le pays de la galanterie où le séjour tourne au cauchemar. Se démarquant de l'esquisse de la célèbre Sapho, purement visuelle et suggestive, Ariste présente encore son œuvre comme une « allegorie longue & continuée d'un mesme esprit & par un mesme art, avec les graces de la varieté⁵⁰ ». Certes la pièce de d'Aubignac, fruit d'un assemblage hétéroclite de réminiscences livresques, obéit au principe de la variété, au point même de ressembler à une mosaïque. Mais il s'en faut de beaucoup pour que cet éclectisme littéraire n'embarrasse Ariste. La multitude des références qu'il exhibe pour étayer sa création aboutit en une autopromotion de son concepteur : « Jugez combien de fois il me fallut feüilletter les livres de mysteres, rechercher toutes les varietez dont cet exercice d'esprit flate les yeux, & sollicite les pensées⁵¹ ». La glose

45 *Lettre*, p. 92-93.

46 Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, 2002, p. 312.

47 *Lettre*, p. 9-10.

48 *Lettre*, p. 112.

49 *Lettre*, p. 10.

50 *Lettre*, p. 13.

51 *Lettre*, p. 72.

quitte le terrain de l'interprétation pour celui de la valorisation de l'écrivain dans l'élaboration de son œuvre présentée comme une longue maturation stimulée par la fréquentation des livres anciens. Curieusement, le dévoilement des sources, marque de sincérité, mais aussi de prestige, vise à réhabiliter d'Aubignac dans son statut d'homme de lettres.

À la différence de la pièce de M^{lle} de Scudéry, libre de toute intention didactique, sa relation se présente à ses yeux comme « une Satyre assez divertissante, qui ne dépeint le vice qu'en le condamnant⁵² ». Au centre de cette défense figure le caractère édifiant de l'œuvre littéraire, conception qui sera d'ailleurs reprise dans *Macarise*. Cette « histoire allegorique en forme de roman », selon le sous-titre de l'œuvre, comporte des visées didactiques similaires. Même si d'Aubignac l'avait d'abord destinée à son élève, le jeune duc de Brézé⁵³, elle a aussi pour but de châtier les mœurs des mondaines comme l'exprime un admirateur dénommé Blondeau : « Les Dames d'aujourd'hui [...] s'y [dans la philosophie] engagent insensiblement & se font stoïciennes sans y penser. En vérité, Monsieur [d'Aubignac], c'est leur donner la science à bon marché, elles n'ont qu'à lire Macarise pour devenir sçavantes⁵⁴ ». Qui plus est, la conduite des Mores ou des Insensés rappelle, par leur vénalité, leur goût pour le paraître et les plaisirs mondains, celle des coquets et coquettes. À la cour de Doxane,

[...] l'ambition flatte les uns, l'éclat des richesses charme les autres, les molles voluptez [...] en retiennent plusieurs, & la licence de tout dire & de tout faire est un enchantement dont il leur est malaisé de se deprendre [...]. Les femmes ne suivent pas des routes plus raisonnables ; Elles aiment toutes le desordre & ne veulent point d'autre regle de leurs actions que leur fantaisie⁵⁵.

Mis à part la reprise de certains thèmes, d'Aubignac dissimule ses aventures sous un couvert mystérieux et use, comme dans l'*Histoire du temps*, de l'allégorie topographique en créant deux États imaginaires, l'Armachie, pays des stoïques, et la Morée, terre des insensés et de tous les dérèglements des sens :

[...] je supposeray en tout ce Roman deux grands Estats où doivent arriver toutes mes Histoires Allegoriques ; l'un le pays des ARMACHIENS, qui signifie la même chose

52 *Lettre*, p. 3.

53 Cf. « Le dessein de cet Ourage [sic] [...] fut conceu premièrement en faveur de feu Monsieur le Duc de Brezé, dont chacun sçait que l'education m'avoit esté commise » (Abbé d'Aubignac, « Discours contenant le caractere de ceux qui peuvent juger favorablement de cette Histoire », *Macarise*, t. 1, p. 175).

54 Abbé d'Aubignac, « Au mesme, sur le mesme sujet », *Macarise*, liminaire, n.p.

55 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 359-360. Le rapprochement entre les deux œuvres est d'ailleurs suggéré par Ariste qui dit avoir tiré son capitaine de Repentir de l'exemple de *Macarise* : « Et pour le Repentir dont je fais un Capitaine fort secourable, c'est un larrecin que je n'ay fait qu'à moy-mesme, l'ayant pris, ou si vous voulez, seulement emprunté de mon Roman de la Philosophie Stoïque ; Car c'est par un homme de cette qualité que je fais sortir du Palais des voluptez ceux qui peuvent en reconnoistre le malheureux engagement » (*Lettre*, p. 114).

que STOÏQUES, sous l'autorité de MACARISE [...], nommée d'un mot grec qui signifie donner LA FÉLICITÉ. Et l'Autre est l'empire des MORES⁵⁶.

Par-delà cette explication, la métaphore géographique souffre des conséquences du récit. L'Armachie, assimilée de manière figurée aux îles Fortunées, toponyme concurrent pour la désigner, ne bénéficie d'aucun panorama, contrairement au royaume de Coqueterie, décrit de manière méthodique et systématique. Du reste, l'insularité de l'Armachie suggérée par la désignation d'« Isles fortunées » est contredite, puisque Dinazel et Arianax y parviendront en empruntant « un chemin étroit et couvert » qui leur permet d'y passer « facilement avec leurs chevaux⁵⁷ ». La description de la Morée imaginaire de d'Aubignac n'est pas plus détaillée, malgré certaines références aux monstres et aux déserts sur son territoire, qui peuvent rappeler, en vertu de la *doxa* de l'époque, l'Afrique du Nord : l'écrivain prévient du reste le lecteur contre une éventuelle méprise avec les territoires connus des géographes dès les pièces liminaires :

[...] l'on doit remarquer que ces MORES ne sont pas ces peuples de l'Afrique qui portent ce nom, bien que j'en fasse le Theatre de mes Aventures, mais que c'est heureusement que ce mot en grec signifie Insensez⁵⁸.

La dualité de l'allégorie, que d'Aubignac apparente à une médaille à « deux faces⁵⁹ », se répercute dans la conception du lieu imaginaire à la fois comme territoire fictif et mode de vie ou philosophie. Du reste, d'Aubignac se défend bien d'avoir voulu respecter la vraisemblance géographique dans la représentation de ces pays : « [...] les descriptions des lieux que j'ay mie en œuvre n'ont rien que les caracteres des vertus & des passions que je dois représenter⁶⁰ ». Son modèle n'est pas la carte ou les cosmographies, mais plutôt la description ovidienne des qualités et des vices qu'il schématise sous forme de demeures ou de palais : « [...] j'ay fait comme Ovide quand il peint le sommeil, l'envie, la faim & quelques autres dérèglements de la nature, qu'il rend assez remarquables par leur visage & leur demeure⁶¹ ». En effet, l'Armachie (figure de la félicité), qui à première vue ne paraît qu'environnée « de [...] rochers escarpez contre qui la mer estoit tousjours en colere » et constituée d'une « grande montagne qui paroissoit pleine de halliers & de precipices, & de tous costez

56 Abbé d'Aubignac, « Abbregé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 32.

57 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 6.

58 Abbé d'Aubignac, « Abbregé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 31.

59 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 1-2.

60 Abbé d'Aubignac, « Observations [...] », *Macarise*, t. 1, p. 166.

61 *Id.* Voir aussi les *Métamorphoses* d'Ovide, chant II. Dans la *Lettre d'Ariste à Cleonte*, il vante encore ce passage des *Métamorphoses* comme l'un des canevas ayant pu servir à sa description du royaume de Coqueterie : « Examinez seulement les Palais du Soleil & du Sommeil, les antres & les demeures de l'Envie, de la Renommée & des autres vertus & des vices qu'il décrit, & vous verrez, que tout ce que la nature de ces choses a de plus intime, & tout ce que la morale en peut dire de plus subtil est visiblement peint, non seulement sous des figures humaines qu'il leur donne, mais encore par leur habitation, dont les constructions différentes, les portiques, les appartemens, & les marques d'horreur qui s'y voyent, parlent plus intelligiblement & plus agreablement que nostre Philosophie » (*Lettre*, p. 52-54).

inaccessible⁶² », se métamorphose par la suite comme un lieu ravissant à la faveur de la lumière : « [...] ce qu'ils avoient pris pour des halliers n'étoient que des pallissades chargées de fleurs ; ce qui leur sembloit des precipices n'étoient que des lieux de repos ouverts dans la montagne⁶³ ». À l'inverse, les merveilles de la cour de Doxane, qui séduisent l'œil au premier regard, laissent, dès que s'estompe l'illusion des sens, un goût « amer » et « déplaisant⁶⁴ » comme la liqueur qui émane de l'arbre qui y croît. Qui plus est, le « jardin des odeurs⁶⁵ », le « verger des fruits inconnus⁶⁶ », le « cabinet des embellissemens⁶⁷ », la « galerie des grandeurs⁶⁸ » et tous les divertissements de la cour des Mores procurent des joies éphémères qui se transforment en déceptions. Ainsi que le note encore l'auteur, les splendeurs du palais de Doxane sont « capables de surprendre, seulement l'admiration de ceux qui ne veulent pas les pénétrer, & que l'on trouve toujours ridicules en les examinant⁶⁹ ». La séduction qu'exercent ces lieux « ne travaille à rien plus ardemment qu'à tromper tout le monde, sous les APPARENCES d'une fausse félicité qui ne fait que des misérables⁷⁰ ». Ainsi, toutes « pièces d'or & d'argent, ne sont que les ouvrages d'un artifice malicieux qui ne peut decevoir les sages, & ceux qui les possèdent languissent bien souvent auprès comme des indigents⁷¹ ». Tout autres sont les satisfactions que procure l'exercice de la vertu que Macarise, fille de Socrate, personnifie. Les Mores, aveuglés par les plaisirs des sens comme par les « magnifiques apparences⁷² » de la vanité de Typhon, le géant qui domine le pays et dont triomphera le héros du roman, Arianax, sont voués à la misère.

Autant dire que la cosmographie aubignacienne, essentiellement duelle ou bipolaire, ne s'embarrasse pas des contraintes de la géographie réelle. Il est non moins significatif que d'Aubignac prenne semblablement quelques libertés avec l'histoire en introduisant le roi de France, Clodomire, au pays des Armaciens et en le faisant vivre peu de temps après la mort de Zénon, plaidant dans sa postface l'autonomie de la fiction par rapport au temps et à l'espace référentiels :

[...] l'Auteur [...] dispose des temps & des lieux aussi bien que des personnes comme il lui plaist [...] parce que les temps & les lieux de l'allégorie ne sont que les figures de ceux de l'histoire véritable : ce sont deux Chronologies & deux Geographies qu'il ne faut pas confondre⁷³.

Cette mise en garde ne permet pas toutefois de justifier complètement les contradictions internes du roman en ce qui concerne la représentation de l'espace

62 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 3.

63 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 8.

64 Abbé d'Aubignac, « Abrégé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 40.

65 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 167.

66 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 168.

67 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 169.

68 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 172.

69 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 196-197.

70 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 197.

71 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 199.

72 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 214.

73 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 570.

dont les contours restent incertains. Mais la critique ne s'y est pas trompée, la multiplication des paratextes de *Macarise* répond autant à un souci d'autojustification de l'auteur qu'à son désir d'élaborer les principes d'une poétique romanesque. Théoricien du théâtre, d'Aubignac tente de s'imposer également comme le législateur du roman, dont il propose une typologie tripartite, opposant les romans historiques, les fictions vraisemblables ou merveilleuses et enfin « les histoires du temps, tirées des cabales de la Cour ou des intrigues de la ville⁷⁴ ». À ces trois modèles, qui n'obtiennent manifestement pas ses suffrages, d'Aubignac oppose l'exemple de *Macarise*, qui se réclame de la « maniere d'instruire des Egyptiens par leurs hieroglyphes, & des Grecs par leurs vieilles fables mystérieuses⁷⁵ ». Il transpose des éléments de la vie de Socrate, de Zénon et de Cléanthe sous celle de personnages fictifs. Au-delà de la trame narrative, d'Aubignac dit ne s'être attaché qu'à l'illustration des maximes de sa philosophie. La fiction ainsi mise au service d'une doctrine se voit détournée de sa fonction divertissante au profit « des plus grandes veritez⁷⁶ ». Plus que l'agrément du lecteur, d'Aubignac souhaite son instruction, faisant de *Macarise* un outil pédagogique ; cet objectif permet de passer sur les maladresses dans la composition : « Quand donc cette histoire n'auroit pas toutes les graces du Roman j'auray neantmoins atteint mon principal bût s'il porte une belle Idee de cette Philosophie que j'enseigne⁷⁷ ». Le voyage imaginaire, si populaire dans le roman baroque, est essentiellement initiatique. On note ainsi des épisodes ouvertement allégoriques comme la visite du palais de Cléarte destinée à illustrer les préceptes du stoïcisme présentés sous la forme d'énigmes et de devises telles « ON PEUT MOURIR MALGRÉ LA FORTUNE », « LA FRUGALITÉ SANCTIFIEE⁷⁸ » et « PAR CETTE ROUTE, ON MONTE AVEC LES DIEUX⁷⁹ ». D'Aubignac, dans son programme narratif, ne se contente pas de faciliter le déchiffrement des symboles, il prépare la réception favorable de son récit, comme le suggère le titre même du « Discours contenant le caractère de ceux qui peuvent juger favorablement de cette Histoire » où il identifie trois types de lecteurs, les coquets et coquettes, les pédants solitaires et les « esprits raisonnables⁸⁰ ». C'est à ces derniers qu'il destine son livre, eux seuls ont, à le suivre, la capacité de le lire avec intelligence :

Leur jugement ne me fera point de mal, parce que mon Ouvrage ne leurs sçavoit faire que du bien, s'ils ont déjà la sagesse dans le cœur, ils en verront avec joye les images ingénieusement ornées & couronnées de fleurs comme les Statuës d'une grande Deesse qu'ils reverent ; & s'ils travaillent encore pour la posséder, ils ne condamneront pas les copies agréables d'un original qui seul est l'objet de leur amour, de leur étude & de leur gloire⁸¹.

74 Abbé d'Aubignac, « Abrégé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 149-150.

75 Abbé d'Aubignac, « Observations [...] », *Macarise*, t. 1, p. 163.

76 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 165.

77 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 169.

78 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 15.

79 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 24.

80 Abbé d'Aubignac, « Discours contenant le caractere de ceux qui peuvent juger favorablement de cette Histoire », *Macarise*, t. 1, p. 207.

81 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 209.

Pascal Champain a bien vu que d'Aubignac, outre qu'il écarte dans le péri-texte les « lecteurs indésirables », élabore ici les conditions qui permettront à son œuvre d'atteindre ses objectifs⁸².

C'est dire la méfiance de l'écrivain envers la critique de son temps et sa conscience de rompre avec les habitudes littéraires. Mais c'est aussi dire que d'Aubignac a modelé son récit en fonction de ce destinataire idéal, incarné notamment en la personne du jeune duc de Brézé, pour assurer une communication réussie avec son lectorat :

C'est pour ces ames bien nées, ces doctes agréables & ces illustres généraux que j'ay tiré ce travail des sombres retraites de mon cabinet, & à qui je consacre toutes les veilles qu'il m'a coûté, c'est à eux seulement à qui je m'efforce de plaire par les curieuses recherches de mes imaginations, & c'est d'eux seulement de qui j'attends un favorable accueil, une excuse charitable de mes défauts, une complaisance honneste & quelque approbation raisonnable. Qu'ils approchent hardiment du Temple de Clearte, il ne leur est point fermé⁸³.

On ne saurait mieux définir le dialogisme établi entre l'auteur et son public, qu'on retrouve dans maints lieux allégoriques et utopies.

Le procès du roman contemporain

D'Aubignac esquisse non seulement une poétique de l'allégorie topographique, mais il élabore des préceptes sur l'art d'écrire des romans en présentant *Macarise* comme une œuvre singulière : « Ce roman n'est pas de la nature de ceux qui dans les derniers Siecles ont fait la plus frequente, comme la plus vaine occupation de toute l'Europe⁸⁴ ». Dans le « Discours contenant le caractere de ceux qui peuvent juger favorablement de cette histoire », il présente d'emblée son ouvrage comme « le plus vaste, le plus laborieux & le plus surprenant » qu'on puisse imaginer⁸⁵. D'ailleurs, si l'on en croit le sous-titre de l'ouvrage, *Macarise* n'est pas un roman au sens strict, mais, rappelons-le, une « histoire de la philosophie morale des Stoïques sous le voile de plusieurs aventures agreables en forme de Roman ». La nuance est importante parce que l'auteur se livre à une sorte de réquisitoire contre les romanciers de son temps. S'il reprend le style romanesque, c'est pour mieux persuader les dames, réfractaires au discours savant de la philosophie :

[...] je n'ay pas non plus entrepris de satisfaire à la bigearrerie de ces sçavants solitaires, tristes & presumptueux, qui ne connoissent la politesse du monde [...] ; Ils s'imaginent qu'il faut entretenir les Dames de nos belles Cours avec le mesme langage que Theocrite & Virgile ont mis en la bouche de leurs bergers⁸⁶.

Pour éviter de rebuter, d'Aubignac doit composer avec le goût du temps et maquiller sa philosophie non sous des histoires feintes, mais sous l'allégorie qui énonce des

82 Pascal Champain, *Le roman français du XVII^e siècle, un genre en question*, 2007, p. 228.

83 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 213.

84 Abbé d'Aubignac, « Observations [...] », *Macarise*, t. 1, p. 121.

85 Abbé d'Aubignac, « Discours contenant le caractere de ceux [...] », *Macarise*, t. 1, p. 175.

86 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 197-198.

vérités sous forme de fable. L'instruction du lecteur le contraint d'ajouter de « petites circonstances qui ne tiennent point de l'Allegorie, & qui ne sont que des liaisons nécessaires à la composition du Roman⁸⁷ ».

Le *Pantagruel*, « une histoire véritable déguisée sous les ombres d'une expression figurée⁸⁸ », lui en avait montré la voie. C'est aussi pour plaire à son pupille, le jeune duc de Brézé, qui « se divertissoit beaucoup à la lecture des Romans⁸⁹ », qu'il opte pour la forme romanesque. Le roman, pour trouver grâce à ses yeux, doit s'appuyer sur la vérité : « [...] il ne faut point se donner la peine d'inventer des Romans & de créer des hommes pour cela, l'histoire nous en donne assez d'exemples⁹⁰ ».

Avant de présenter son projet, d'Aubignac dresse une typologie du genre romanesque, dans laquelle il oppose le roman historique, les fictions et les « Histoires du temps⁹¹ ». La première catégorie de récits, qui déguise la vérité sous « d'agréables mensonges⁹² », n'obtient pas ses suffrages parce « qu'il est mal aisé de se guarir de l'agréable poison dont ils corrompent la connoissance des âges suivants⁹³ ». Il critique les œuvres comme « l'Astrée, la Pharamond, le Saint Loüis, la Pucelle & quelques autres qui pourront résister au torrent impetueux des années » parce qu'elles « répandent de nouvelles tenebres sur les histoires qu[elles] ont pour fondement, & qui d'ailleurs sont assez obscures⁹⁴ ». Il désavoue, quoiqu'avec moins de sévérité, les fictions forgées de toutes pièces qu'il qualifie de « foibles ouvrages⁹⁵ » et les regarde comme « songes bigearres » pour être dépourvues de doctrine⁹⁶. Enfin, la troisième catégorie qu'il qualifie d'« Histoires du temps, tirées des cabales de la Cour ou des Intrigues de la ville, & mêlées de quelques déguisemens qui ne les cachent à personne⁹⁷ » lui déplaît en ce qu'elle incline à la médisance et s'attaque comme la comédie aux honnêtes gens⁹⁸. La conception de *Macarise* pallie les défauts de tous ces « romans de quelque maniere qu'on les ait faits », de toute « cette fausse littérature⁹⁹ » dont la lecture se révèle stérile. À l'inverse, son « Histoire allegorique » exploite le cadre romanesque pour illustrer une idéologie, en l'occurrence la religion chrétienne revitalisée par les principes de stoïcisme :

87 Abbé d'Aubignac, « Abbregé de la Philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 119-120.

88 *Lettre*, p. 60.

89 Abbé d'Aubignac, « Discours contenant le caractère de ceux [...] », *Macarise*, t. 1, p. 187.

90 Abbé d'Aubignac, « Abbregé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 37.

91 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 149.

92 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 125.

93 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 138-139.

94 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 140. Camille Esmein-Sarrazin note à juste titre que cette deuxième catégorie d'histoires, bien qu'elle offre les « relations les plus lâches avec la notion de vérité », est la « moins blâmable », puisqu'elle ne corrompt pas la vérité (*L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, 2008, p. 51). Au sujet de ces catégories, voir encore Pascal Champain, *Le roman français du XVII^e siècle, un genre en question*, op. cit., p. 213-214.

95 Abbé d'Aubignac, « Abbregé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 147.

96 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 146.

97 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 149.

98 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 155.

99 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 154.

Je me suis efforcé d'éviter en ce Roman tous les inconvénients que je viens de remarquer. Le sujet estant tiré du fond d'une morale la plus généreuse & la plus conforme à celle des Chrestiens, ne peut pas estre inutile & pour peu qu'il ait d'ornements j'estime qu'il ne sera pas désagréable¹⁰⁰.

D'Aubignac affirme avec force la dimension performative de son ouvrage. C'est dans la conversion du lecteur que la fiction trouve sa seule justification. L'allégoriste se fait ainsi le promoteur d'une littérature engagée avant la lettre.

On pourrait presque définir *Macarise* comme un antiroman. D'une part, l'œuvre de d'Aubignac, avec son début *in medias res*, ses récits enchâssés, ses voyages, ses combats et ses rencontres de monstres, reprend le canevas des grands romans canoniques. D'autre part, l'auteur nous invite fréquemment à nous distancer de ces fictions. Ainsi, le préambule de Calistrate aux aventures de Cléarte oppose les chevaliers de l'Armacie à « ces Heros de la fable, qui ne se rendent celebres que par la destruction des villes, par la désolation des Provinces, & tout au plus par quelque bataille fameuse [...]. Nos Heros [ajoute-t-il] sont d'un caractère bien plus merveilleux, ils font profession d'une sagesse paisible, accompagnée de toutes les vertus, & ne travaillent qu'à faire du bien à tout le monde¹⁰¹ ». L'amorce du récit enchâssé sous forme de glose prospective bouleverse l'horizon d'attente du lecteur et le cadre romanesque.

Entre diégèse et métadiégèse : les enjeux du commentaire

Si l'*Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coqueterie* est parfaitement autonome par rapport à la *Lettre d'Ariste*, il en va fort différemment de *Macarise*, inintelligible sans le péritexte. D'Aubignac doit élucider « les voiles du Roman » pour démêler les aventures de la vie des principaux philosophes stoïques, celles de Socrate (représenté par Oxartes), de Zénon (incarné par Cléarte) et de Cléanthe (portant le nom d'Alcidor)¹⁰². Prenant plusieurs libertés avec la chronologie, il dit avoir « voulu joindre à ces deux histoires véritables la vie de CLEANTHE de la ville d'Asse sous le nom d'ALCIDOR, pour donner un Rival à [son] Heros, mais sans jalousie, la Sagesse ne souffrant point qu'une si lâche passion infecte le cœur de ceux qui l'aiment¹⁰³ ». La glose envahit même également les marges du roman, contenant des renvois à l'« Abbregé de la philosophie des Stoïques », que d'Aubignac définit comme « un phare allumé jour & nuit pour éclairer la route de [ses] lecteurs¹⁰⁴ ». La précaution ne devait pas être tout à fait inutile, puisque le récit comporte de nombreuses aires nébuleuses tant sur le plan géographique¹⁰⁵ que sur le plan

100 Abbé d'Aubignac, « Observations [...] », *Macarise*, t. 1, p. 162.

101 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 56.

102 Abbé d'Aubignac, « Abbregé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 24.

103 *Id.*

104 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 4.

105 Outre les inconséquences observées, on voit que l'écoumène dans *Macarise* s'amplifie de multiples lieux imaginaires qui prolifèrent comme autant d'allégorèmes, pour reprendre le terme de Frank Lestringant. À proximité de l'Armacie, on trouve plusieurs îlots et territoires (tels l'île invisible, l'île de Pandore, les États d'Olonte) dont l'emplacement exact échappe même au lecteur le plus attentif.

historique. Après avoir mis en lumière la vie de ces trois illustres philosophes, il expose leurs maximes, « afin d'apporter plus de lumière aux aventures de ce Roman¹⁰⁶ ». Arianax, au cours de ses voyages, découvrira, dans le « FORT DES ARMES¹⁰⁷ », les lois de la logique sous forme d'allégories, tandis que le « PALAIS de l'Isle de Pandore » lui dévoile l'« IMAGE DU MONDE¹⁰⁸ », et le temple de Cléarte, les « symboles de la Morale des stoïques¹⁰⁹ ». Le voyage imaginaire retrouve ici sa pleine portée initiatique en tant que décryptage d'une signification codée. La diégèse dédouble sous forme d'images le commentaire qui introduit autant de signaux embrayeurs d'une lecture au second degré : « [...] pour rendre mes Lecteurs Juges de cette vérité [l'impossibilité d'élucider complètement le stoïcisme], j'ay inséré dans la suite de mes aventures, quand elles l'ont pû souffrir sans blesser l'ordre du Roman, une partie de ces Paradoxes traitez à fond selon les principes de cette Philosophie¹¹⁰ ». Ces douze paradoxes se retrouvent dans le pays de Thaumasia, c'est-à-dire de l'admiration, et sont symbolisés au moyen de forteresses imprenables et défendues par les sujets de Macarise. La métadiégèse, dans les multiples préfaces et avis liminaires, empiète par anticipation sur la trame événementielle, minant quelque peu le suspense au profit d'une méditation philosophique.

Mais venons-en aux silences du commentaire. Malgré son ampleur, le péri-texte reste muet sur plusieurs épisodes du roman. Le narrateur renonce d'emblée à élucider « plusieurs choses allégoriques qu'il seroit long d'expliquer dans cet Abbregé¹¹¹ ». Que penser de la traversée des États d'Olonte par Cléarte pour délivrer une parente de Macarise, détenue prisonnière dans la « Tour des faux jours¹¹² » ? Le péri-texte ne nous fournit aucune clef sur la signification de ce périple initiatique. Mais à lire la description des habitants, on peut toutefois penser à la tentation de l'opulence et de l'alchimie : « Il y a dans ses Etats des gens si adroits aux opérations de la Chymie, & qui sçavent si bien distiller toutes choses, les calciner & les déguiser par ce bel art¹¹³ ».

Le maître du pays, un « faux libéral¹¹⁴ », prodigue des largesses à tous les visiteurs, mais se révèle des plus sanguinaires. Mais l'épisode s'avère translucide à la lumière de la philosophie des stoïques qui prône le renoncement aux biens matériels et aux richesses de ce monde.

Là où le paratexte se tait, la diégèse prend parfois la relève. Calistrate se fait ainsi herméneute quand il explique à Arianax et Dinazel les merveilles du temple de Cléarte. La visite du cabinet de lecture dans le palais de Macarise donne lieu à une critique de la littérature ; le jeune prince qui pénètre dans ce lieu est aussitôt frappé par la minceur des collections :

106 Abbé d'Aubignac, « Abbregé de la philosophie des Stoïques », *Macarise*, t. 1, p. 27.

107 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 28.

108 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 29.

109 *Id.*

110 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 90-91.

111 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 1, p. 119.

112 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2 p. 45.

113 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 50.

114 *Id.*

Arianax [...] tourna les yeux de tous costez sur les ajustemens du cabinet où ils estoient, & s'estonnant que cét excellent personnage eût fort peu de livres, quoy qu'il leur eût paru fort sçavant, [...], il ne pût pas s'empêcher de luy dire : je voy bien, mon Pere, que vous n'estes pas de ceux qui font vanité de ces grandes & somptueuses bibliotheques ; mais j'admire que vous possédiez tant de lumières, & que vous les ayez acquises dans le commerce de si peu de gens¹¹⁵.

La petitesse de l'espace contraste avec force avec ses « nombreuses bibliotheques où l'on se plaist de faire un amas de mauvais livres aussi bien que des bons, & où l'on se glorifie plus d'avoir des auteurs inconnus que de véritables maistres de la vertu¹¹⁶ ». Sans condamner expressément la « pompe honorable¹¹⁷ » de ces « Magazins publics », l'auteur affirme, par l'entremise de Calistrate, que « ceux qui veulent s'employer à l'étude de la sagesse » ont besoin de « peu de livres, mais il faut qu'ils soient bons & bien choisis, & sur tout ils doivent s'arrêter à ces excellens Maistres qui parlent avec vigueur & du fond de l'ame¹¹⁸ ». Autant dire que la véritable culture, qui ne peut se traduire par « une course vagabonde de l'esprit¹¹⁹ », favorise la méditation plutôt qu'une lecture rapide. Tel est le précepte qui semble avoir guidé l'auteur dans la composition de ce roman, quelque peu indigeste à première vue, mais qui, à force de réflexion, permet d'élever l'esprit dans les sphères spirituelles. La diégèse tend elle-même à dédoubler la métadiégèse au moyen de laquelle on peut déceler les indications d'un encodage au second degré. Les commentaires sur les histoires enchâssées sont tout aussi éloquents. Calistrate nous invite à lire l'« Histoire de la tyrannie d'Olonte et de la mort de Clearte » comme une leçon de morale et elle pourrait être vue, sur le plan de la fonction sémiologique, comme une mise en abyme du roman tout entier :

Le récit de ce que vous désirez sçavoir contient des choses bien différentes ; les unes sont purement historiques, & les autres sont toutes mystérieuses ; l'histoire pourtant n'en est pas si commune qu'il ne s'y rencontre des événements extraordinaires & merveilleux, & les mystères n'en sont pas tellement élevez au dessus de la raison, que la croyance en soit fort difficile : la vérité s'y mesle de telle sorte au miracle, que vous en apprendrez bien clairement ce que l'on doit faire & ce que l'on doit espérer en servant l'incomparable Macarise¹²⁰.

Les conversations et le discours des personnages, qui rappellent par certains traits le commentaire, opèrent une translation de l'histoire au plan métaphorique. Ainsi en va-t-il des descriptions du palais de Macarise et du temple de Cléarte qui bénéficient d'une attention plus fine du narrateur parce qu'elles participent à la mise en place de la doctrine des stoïques.

115 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 129.

116 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 130-131.

117 *Id.*

118 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 134.

119 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 138.

120 Abbé d'Aubignac, *Macarise*, t. 2, p. 35.

Réhabilitation de l'auteur

L'œuvre de d'Aubignac est exemplaire en ce qu'elle met en exergue, dans un dispositif interprétatif peu commun, les réactions du lecteur. Plus qu'un « éclaircissement », l'exégèse du *Royaume de Coqueterie* et de *Macarise* dévoile le travail de l'auteur. Alors que l'*Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coqueterie* fut publiée sous l'anonymat, la *Lettre d'Ariste à Cleonte*, signée L. D. pour l'abbé d'Aubignac, lève le voile sur sa personnalité, son éducation et ses premiers écrits. Publiée cinq ans après l'édition *princeps* de la nouvelle allégorique, elle répond aux critiques à l'endroit de la première édition qu'elle laisse deviner entre les lignes. D'Aubignac se cherche des alibis, s'excusant des fautes retrouvées dans son *Histoire du temps* par la précipitation de l'éditeur :

C'estoit un enfant bastard, puisqu'il est né devant le mariage de ma condition presente, & que pour cela je ne voulois advoüer qu'à mes amis, & je le trouvois mesme en quelque sorte si monstrueux, que vous avez esté le seul à qui j'ay voulu me découvrir¹²¹.

Les compliments de son ami Cléonte, qui l'ont incité à se démasquer, viennent en quelque sorte tamiser les griefs qu'on perçoit entre les lignes : « [...] vous jettez tant de fleurs sur ce Royaume, & d'une profusion si bien ordonnée, que vous en rendez aimable jusqu'à ce Jardin sterile qui fait le châtiment des Coquettes¹²² ». Dès l'édition *princeps*, le libraire tente de disposer favorablement le lecteur en présentant l'ouvrage comme le fruit « d'un des meilleurs Esprits » du « Siecle¹²³ ». Dans *Macarise*, le romancier aura recours à la même stratégie en multipliant les liminaires (douze vers, six lettres rédigées par des hommes de lettres) qui visent à préparer la bonne réception de son œuvre : Camille Esmein-Sarrazin note à ce propos que « Lettres, vers et stances contribuent à la préparation au récit que le discours préfaciel met en place mais sont, dans la plupart des cas, des éléments extérieurs aux préoccupations génériques. Ils participent alors de la rhétorique épideictique ou encomiastique dont l'épître est le principal support¹²⁴ ». Cette multiplication des pièces et avertissements qui ouvre l'œuvre et en décuple presque le volume, si elle rappelle, comme le remarque Michel Fournier, le « dispositif d'encadrement de la lecture mis en place par la scolastique¹²⁵ », a pourtant un aspect singulier pour le lecteur. On peut penser d'ailleurs que d'Aubignac fut la cible de sarcasmes puisque la deuxième édition de *Macarise* retranche une partie des pièces préliminaires destinées à faire l'apologie du roman. Quoi qu'il en soit, ce désir traduit, outre des préoccupations formelles, les incertitudes de l'auteur, conscient de s'aventurer sur un terrain expérimental et cherchant activement à parer à d'éventuelles critiques.

121 *Lettre*, p. 2.

122 *Lettre*, p. 4.

123 Abbé d'Aubignac, « Le Libraire au Lecteur », *Histoire du temps, ou relation du royaume de Coqueterie*, *op. cit.*, n.p.

124 Camille Esmein-Sarrazin, *L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 110.

125 Michel Fournier, *Généalogie du roman. Émergence d'une formation culturelle au dix-septième siècle en France*, 2006, p. 195.

En définitive, ce parcours trop rapide malgré sa longueur révèle un écrivain méthodique, soucieux de la portée de son œuvre. S'il parvient imparfaitement à démêler les aventures de ce « roman touffu et truffé d'allusions obscures », pour faire mien le jugement de Lise Leibacher-Ouvrard¹²⁶, le péri-texte se construit sur une fiction littéraire révélant la complexité du dialogue entre l'auteur et son lecteur. À défaut d'égaliser les Virgile, Porphyre, Rabelais dont ils suivent les traces dans la maîtrise de l'allégorie, Ariste et l'auteur de *Macarise* ont laissé leur marque dans la réintégration de la fiction narrative au profit d'une littérature sérieuse. Pour revenir sur mon exposé, les citations choisies m'amènent au constat suivant : la *Lettre d'Ariste à Cleonte*, née du mauvais accueil fait à l'*Histoire du temps*, constitue une tentative de renversement critique. En saturant la *Relation du royaume de Coqueterie* de références intertextuelles, d'Aubignac déplace l'attention du lecteur, non plus vers la signification de la satire, mais vers ses ramifications externes et vers la production allégorique en général, considérée par certains comme une figure extravagante un peu surannée. L'exégèse de *Macarise*, davantage qu'une paraphrase du roman, effectue une traduction de la trame événementielle. La clef fournie à la fin est sans doute une des preuves les plus tangibles de ce glissement de la réalité textuelle vers une signification extratextuelle. Toponymes, patronymes et toutes les désignations des personnages inscrits dans le texte en petites capitales deviennent autant de balises de cette herméneutique.

Comme le rappelle Bernard Beugnot, les allégoristes du Grand Siècle oscillent entre deux « exigences contraires : la séduction du mystère et la nostalgie de la clarté¹²⁷ ». Chez d'Aubignac, le deuxième pôle de la dialectique prime nettement au point où on peut se demander avec Pascal Champain si, en explicitant toutes les ramifications de la signification cachée, l'auteur de *Macarise* n'a pas détruit la magie de cette figure¹²⁸. Sans doute d'Aubignac pêche-t-il quelque peu par excès, mais cette saturation interprétative trahit en réalité une quête de reconnaissance scripturale d'un auteur audacieux et quelque peu marginal. L'accumulation des éloges qui se succèdent au tout début du roman trahit les incertitudes d'un écrivain mal-aimé de la critique devant son œuvre expérimentale ainsi que d'une soif de succès. Un succès qui, du reste, ne viendra pas, puisque le roman restera inachevé.

126 Lise Leibacher-Ouvrard, « L'envers de l'écrit : romans et paratextes chez d'Aubignac », *art. cit.*, p. 159.

127 Bernard Beugnot, « Pour une poétique de l'Allégorie classique », *Critique et création littéraires en France au XVII^e siècle*, 1977, p. 417.

128 Pascal Champain, *Le roman français du XVII^e siècle, un genre en question*, *op. cit.*, p. 225.

Références

- AUBIGNAC, Abbé d' (François Hédelin), *Lettre d'Ariste à Cleonte, contenant l'apologie de l'Histoire du temps, ou la défense du royaume de Coqueterie*, Paris, chez Pierre Bienfait, 1660.
- , *Macarise, ou la Reine des Isles fortunées. Histoire allegorique contenant la Philosophie Morale des Stoïques sous le voile de plusieurs aventures agreables en forme de Roman*, Genève, Slatkine Reprints, 2 t. en 1 vol., 1979 [1664].
- BEUGNOT, Bernard, « Pour une poétique de l'Allégorie classique », dans Marc Fumaroli (dir.), *Critique et création littéraires en France au XVII^e siècle*, Paris, CNRS (Colloques Internationaux du CNRS, n° 557), 1977, p. 402-432.
- CHAMPAIN, Pascal, *Le roman français du XVII^e siècle, un genre en question*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- COLLINET, Jean-Pierre, « Allégorie et préciosité », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 28, n° 1 (1976), p. 103-116.
- COUTON, Georges, *Écritures codées. Essais sur l'allégorie au XVII^e siècle*, Paris, Klincksieck (Aux amateurs de livres), 1991.
- ESMEIN-SARRAZIN, Camille, *L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.
- FOURNIER, Michel, *Généalogie du roman. Émergence d'une formation culturelle au dix-septième siècle en France*, Québec, Presses de l'Université Laval (Les collections de la République des Lettres. Série Études), 2006.
- LEIBACHER-OUVRARD, Lise, « L'envers de l'écrit : romans et paratextes chez d'Aubignac », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 90, n° 2 (1990), p. 147-164.
- LESTRINGANT, Frank, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.
- MAHER, Daniel, avec la collaboration de Marie-Christine Pioffet, *art.* « Coqueterie, royaume de », dans Marie-Christine Pioffet (dir.), *Dictionnaire analytique des toponymes imaginaires dans la littérature narrative de langue française (1605-1711)*, Québec, Presse de l'Université Laval, 2011, p. 148-156.
- RÉAUX, Tallemant des, *Historiettes*, texte établi et annoté par Antoine Adam, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2 t., 1961.
- SCUDÉRY, Madeleine de, *Clélie, histoire romaine*, Genève, Slatkine Reprints, 10 t., 1973 [1660].
- SOREL, Charles, *Bibliothèque française*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1667].
- VANDENDORPE, Christian, « Allégorie et interprétation », *Poétique*, n° 117 (février 1999), p. 75-94.